

Maurice Champagne, *Suite pour amour*, Montréal, Éditions du Jour, 1968, 115 p.

G.-André Vachon

Volume 5, numéro 2, mai 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036398ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036398ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vachon, G.-A. (1969). Compte rendu de [Maurice Champagne, *Suite pour amour*, Montréal, Éditions du Jour, 1968, 115 p.] *Études françaises*, 5(2), 237–238.
<https://doi.org/10.7202/036398ar>

MAURICE CHAMPAGNE, *Suite pour amour*, Montréal,
Éditions du Jour, 1968, 115 p.

Non ce n'est pas avec de bons sentiments que l'on fait de
la bonne littérature. Jugez plutôt:

*Sous mes pieds fidèles à l'espérance
La neige déjà fait des champs d'étonnante blancheur
Et mes pas roulent maintenant des montagnes de neige
Qui montent sur chaque paroi des murs de ma chambre
Où je voudrais cacher tous les tombeaux
De ceux qui n'ont pas aimé d'amour ...*

Les sentiments exprimés ici sont indéniablement bons. Sont-ils sincères ? sont-ils feints ? On n'en peut rien savoir, car l'auteur n'est peut-être, comme nous tous, qu'un écrivain, un simple usager de la langue, et non un écrivain, c'est-à-dire un usager qui ajoute aux ressources expressives du langage. Certes, la poésie authentique n'est pas faite que de coups d'audace, et les meilleurs poèmes de Verlaine, d'Éluard, de Paul-Marie Lapointe, admettent quantité de poncifs, de lieux communs, d'assemblages de mots empruntés tels quels à la conversation quotidienne. « Mes mots sont les mots de tous les jours », dit le poète, qui ajoute aussitôt : « ... et ce ne sont pas les mêmes », car l'une de ses tâches consiste précisément à « sauver », à transfigurer le lieu commun, grâce aux mille reflets dont celui-ci peut être, en contexte, le foyer. Ici, point de contexte, si l'on peut dire, donc point de reflets. Restent les poncifs ; et c'est pourquoi la *Suite pour amour* est un de ces textes qui ne peuvent provoquer ni l'adhésion, ni le refus du lecteur. Reste aussi l'impression d'une espèce de courage — courage de la naïveté, peut-être — qui fait que l'auteur puisse « tenir », sur cent quinze pages, avec la même absence de ton, de style, enfin de tout ce qui fait qu'un poème est un poème, et non une sorte de collage fait d'éléments « directement empruntés à la réalité ». On ne peut même pas dire, de ce recueil, qu'il « témoigne d'une belle simplicité », car la vraie simplicité ne va jamais de soi, elle doit être conquise. Que dire, alors ? Que l'auteur « a la plume facile » ? Mais est-ce un éloge ? L'art, dit encore le poète, est (toujours) difficile ...

G.-A. V.